



HAL
open science

Que peut bien faire une jeune femme moderne avec une colonie? La série des Sylvie de René Philippe dans le contexte de la décolonisation (1955-1961)

Pierre Halen

► To cite this version:

Pierre Halen. Que peut bien faire une jeune femme moderne avec une colonie? La série des Sylvie de René Philippe dans le contexte de la décolonisation (1955-1961). Joachim Schultz. Zwischen Idylle, Krieg und Kolonialismus. Europäischen Jugendliteratur: 1945-1960, Schultz & Stellmacher, pp.47-62, 1996, Zwischen Idylle, Krieg und Kolonialismus. Europäischen Jugendliteratur: 1945-1960, 3-930638-11-8. hal-01480069

HAL Id: hal-01480069

<https://hal.science/hal-01480069>

Submitted on 1 Mar 2017

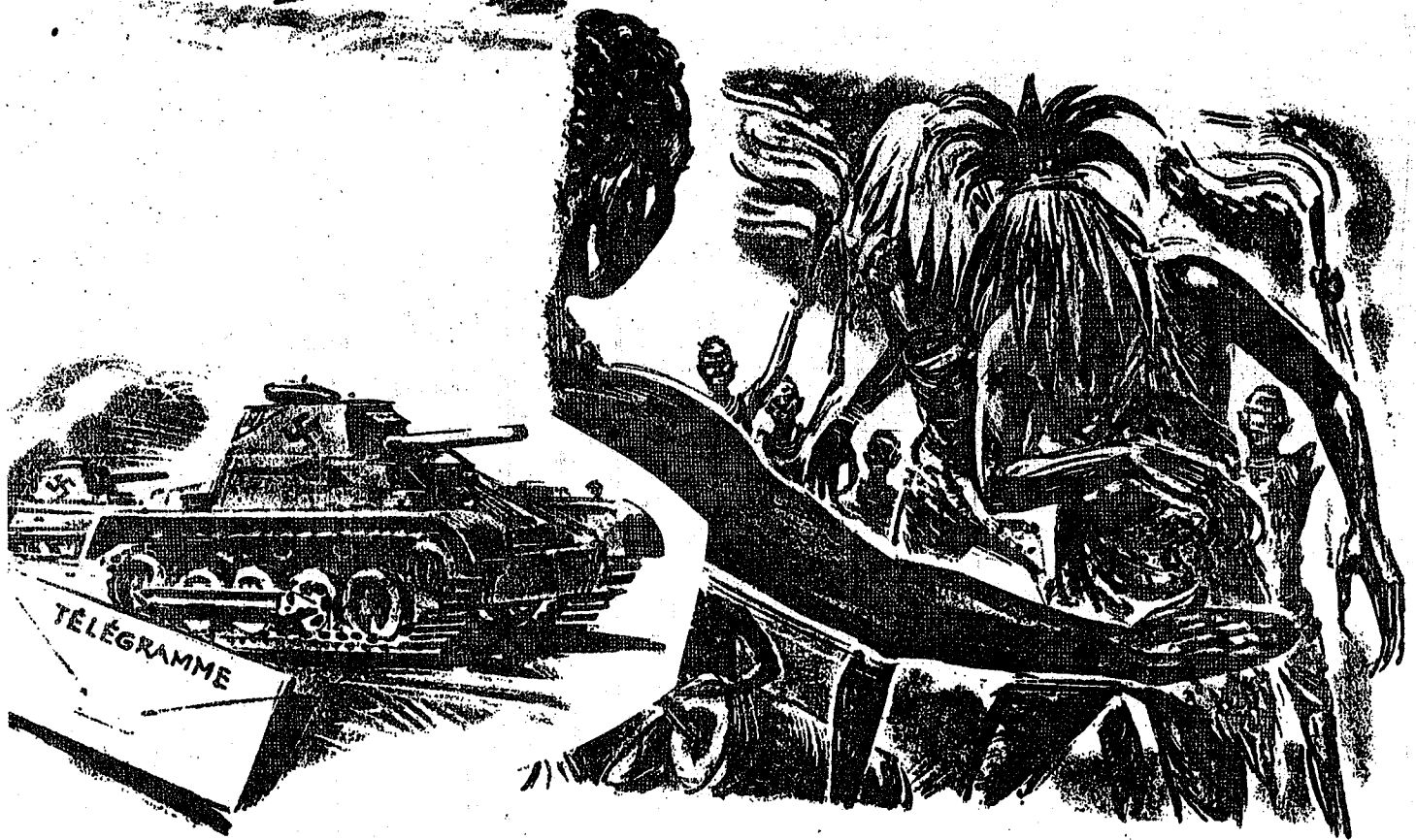
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joachim Schultz (Hg.)

Zwischen Idylle, Krieg und Kolonialismus

Europäische Jugendliteratur: 1945 - 1960



Edition Schultz & Stellmacher. Bayreuth

Inhalt

**Winfred Kaminski: Die Apologie der Macht
durch ihre (Pseudo-Kritik).**

Das Werk von Hans Baumann (1914 - 1988)

Reiner Neubert: Geschichten von und über *Tinko*.

**Anmerkungen zu den Anfängen
der Kinder- Jugendliteratur in der DDR**

**Thomas Kullmann: Krieg und Gewalt
in C. S. Lewis' *Narnia*-Büchern**

**Joachim Schultz: »Fare la pace prima della guerra«.
Anmerkungen zu Gianni Rodaris *Filastrocche***

**Joachim Schultz: Zum Antikolonialismus
in Jacques Prévert's Kinderbüchern...**

**Pierre Halen: Que peut faire une jeune femme moderne
avec une colonie? La série des *Sylvie* de René Philippe
dans le contexte de la décolonisation (1955 - 1961)**

Deutsche Zusammenfassung

**Wolfram Eggeling: Kindheit im Krieg.
Aspekte sowjetischer Jugendliteratur
der 40er und 50er Jahre über den Zweiten Weltkrieg**

ISBN 3-930638-11-8

QUE PEUT BIEN FAIRE UNE JEUNE FEMME MODERNE AVEC UNE COLONIE ?

La série des *Sylvie* de René Philippe dans le contexte de la décolonisation (1955-1961)

Pierre HALEN

Universität Bayreuth / Bruxelles

Ce qui fut l'aventure éditoriale des éditions Gérard, jusqu'à l'époque de leur rachat par le groupe français Hachette à la fin des années 1970, se caractérise par un paradoxe ou, si l'on veut, par un contraste : d'un côté, leur localisation était pour le moins périphérique, puisqu'elles se situaient à Verviers, petite ville de province et, qui plus est, de la province belge ; de l'autre côté, leur production abondante et leur inventivité éditoriale se sont traduites par une singulière capacité à s'imposer sur le marché du livre francophone.

Pour apprécier la portée de cette singularité, il faut se replacer dans le contexte spécifique de l'édition francophone, que caractérise une organisation centripète des biens symboliques et surtout littéraires : même si certaines zones ont réussi à maintenir ou à développer une activité partiellement autonome par rapport à Paris, l'essentiel de la production du livre et surtout sa part la plus légitime restent orientées par un centre qui se réserve à la fois la faculté de produire et celle de bénir.

Marabout : l'aventure d'un pictogramme

Que d'une petite ville de province à l'activité économique déclinante, située aux marches mêmes de la francophonie (on parle allemand à quelques kilomètres à peine), puisse surgir une entreprise éditoriale comme celle de Marabout, cela avait et cela a encore de quoi étonner. On ne dispose pas encore de la monographie qui donnerait une vision synthétique et précise de l'activité des éditions Gérard, mais on en connaît assez pour que le pictogramme du Marabout alimente une double nostalgie, celle qui concerne l'édition verviétoise et celle qui concerne les livres produits à l'époque.

C'est de certains de ces livres que nous nous occuperons principalement, mais il n'est pas vain, avant cela, de rapporter quelques éléments encore au sujet de la maison Marabout. L'activité éditoriale d'André Gérard, qui imprime déjà les revues et autres publications du mouvement scout, commence en 1944, dès la fin

de la guerre¹. Inspirée par les «pocket books» alors distribués aux soldats américains, une première série de livres co-édités avec une maison anglaise fait long feu. En 1948, Gérard entame plus sérieusement les choses avec Jean-Jacques Schellens, qui restera son directeur littéraire jusqu'en 1971 : les premiers Marabout paraissent en mars 1949, soit trois ans avant le Livre de Poche français. La maison va développer sa production dans le secteur de la littérature générale, mais se spécialisera dans les livres pour la jeunesse, les ouvrages d'information et les séries paralittéraires (fantastique et science-fiction).

On a souvent rappelé que Schellens comme Gérard sont d'anciens boy-scouts et même que leur rencontre s'est produite dans le cadre de ce mouvement de jeunesse. Cet élément explique en partie l'orientation tantôt éducative, tantôt documentaire, qu'on retrouve dans beaucoup de leurs activités éditoriales. Hergé lui aussi, dans l'entre-deux-guerres, provenait de ce milieu. Faute de pouvoir développer ce point ici, contentons-nous de rappeler que la Belgique avait connu et connaissait d'autres séries destinées à la jeunesse, issues des milieux catholiques : c'est le cas notamment de la collection *Durendal*, mais aussi de la collection *Lavigerie*, pour les fictions en prose, et encore du secteur de la bande dessinée dite «franco-belge».

Cette orientation s'explique aussi, il est vrai, par les nécessités du marché et par les relations entre centre et périphérie : pendant longtemps, la littérature pour la jeunesse, comme le fantastique, a figuré parmi les secteurs éditoriaux secondaires du point de vue de la reconnaissance symbolique ; dès lors, l'acheteur n'exigeait pas qu'une bénédiction parisienne encourage son achat, et inversement, la légitimation parisienne ne condescendait pas à consacrer ces produits de seconde zone symbolique, dont la production pouvait dès lors se maintenir dans des secondes zones géographiques².

Ceci dit, on aurait tort de présenter la production de Marabout sous le seul jour des séries pour la jeunesse et de ses aspects éducatifs. Le fonds est d'abord constitué par des droits de tirage sur des titres romanesques concédés par les éditeurs français et par des œuvres du domaine public. Ceci, pour le domaine de la fiction. Marabout va également développer le domaine documentaire avec des séries comme *Marabout-université*, à vocation encyclopédique, *Marabout-service* et *Marabout-Flash*, collections de guides pratiques.

Les premières séries de Marabout, y compris *Marabout Junior* et *Marabout Mademoiselle* dont nous allons parler, reposent sur le principe de la livraison

¹ On peut dès lors la considérer comme un prolongement de l'essor relatif que connut, grâce à la coupure que la guerre imposait aux relations avec Paris, l'édition belge en 40-45.

² C'est le cas bien sûr de la Belgique, mais aussi de la province française où ont longtemps pu survivre des maisons comme Mame ou Alsatia.

périodique, d'abord bimensuelle ou hebdomadaire. Peu à peu, à la réédition de titres négligés par les éditeurs parisiens et de grands classiques va s'ajouter une production propre. Au moment de leur plus grande activité, les éditions Marabout sortaient 250 titres par an³.

Marabout Junior et Marabout Mademoiselle

Les deux collections «*Junior*» et «*Mademoiselle*», l'une avec une frange jaune, pour les garçons, l'autre avec une frange bleu pâle, pour les jeunes filles, étaient dirigées par Jacqueline Mayer, qui sera ultérieurement responsable de la collection Marabout Université. Elles parurent hebdomadairement jusque dans les années 60, et étaient en grande partie diffusées par abonnement. Les tirages initiaux de ces deux séries, auxquels il convient d'ajouter les réimpressions ultérieures, étaient en moyenne de 15.000 à 20.000 exemplaires. On y trouve essentiellement de la fiction, mais aussi des biographies (p.e., Albert Schweitzer, Marie Curie, Jeanne d'Arc), des récits de voyages (p.e., *En kayak à travers l'Afrique*) et des ouvrages de vulgarisation historique ou scientifique par l'anecdote (p.e., l'histoire de l'aviation). Même lorsqu'il s'agit d'ouvrages de fiction, un addendum documentaire est ajouté pendant les premières années, sous le titre «*Marabout chercheur*» ou «*Mademoiselle curieuse*».

Au sein de la collection *Marabout Junior*, où l'on rencontre aussi les aventures de Dylan Stark, Nick Jordan, Doc Savage, Jo Gaillard, etc., une série particulière se taille la part du lion : les aventures de Bob Morane, dues à Henri Vernes⁴. Inaugurée en 1953, cette série comptera 142 titres aux éditions Marabout, avant d'être reprise et prolongée chez d'autres éditeurs, jusqu'à nos jours : rééditions, adaptations pour la bande dessinée, nouveaux épisodes se sont ainsi succédé, ce qui a certes été facilité par la santé affichée par Henri Vernes. Vers 1954, c'est au vu du succès des *Bob Morane* que Jacqueline Mayer songe à constituer une série correspondante dans *Marabout Mademoiselle*, dont l'héroïne serait hôtesse de l'air : il fallait, dans ce contexte de l'après-guerre, un personnage moderne, à même de faire oublier les *Heidi* d'autrefois. Elle s'adresse pour cela à René Philippe, écrivain verviétois, de son vrai nom René Fouya, connu à l'époque comme l'auteur de romans parus chez Julliard (dont un Prix des lecteurs). Chez

³ Sur ce histoire, cfr e.a. l'entretien avec Jean-Jacques SCHELLENS, dans *Henri Vernes*. Dossier réalisé par Bruno PEETERS. Bruxelles, Claude Lefrancq, coll. Les Dossiers de Phénix n°4, 1996, 439 p. + ill. ; pp.80-90. Nous remercions Jean-Jacques Schellens qui nous a directement rapporté d'autres informations.

⁴ De son vrai nom Charles-Henri Dewisme, né à Ath (B) en 1918, Henri Vernes est l'auteur de 171 romans à ce jour. La série des Bob Morane, d'abord et essentiellement publiée à Verviers chez Marabout, paraîtra à Paris à partir de 1978 (Champs-Élysées), dans la Bibliothèque verte, puis au Fleuve Noir, enfin à Bruxelles chez Claude Lefrancq à partir de 1992. En 1986, un Club Bob Morane s'est constitué, avec une revue, *Reflets*, qui compte à ce jour 27 livraisons. Cfr aussi *Henri Vernes*, op.cit., pour une bibliographie.

Marabout, il avait déjà donné un roman de cape et d'épée, *Les Chevaliers de la Table Ronde*. Il y a d'autres héroïnes dans la collection : Susan Barton, Zoé, Sissi, mais Sylvie devance d'assez loin ses collègues et finira d'ailleurs par occuper à elle seule le programme éditorial de la collection ; en vingt ans, une bonne centaine de romans raconteront ses aventures.

Bien que Sylvie soit de deux ans la cadette de Bob Morane, le développement des deux collections et des deux séries est parallèle ; elles connaissent le même succès, malgré la mauvaise presse que leur font certains professeurs et autres responsables des bibliothèques publiques : quelque chose est en train de changer dans l'appréhension du livre destiné à la jeunesse. Ce quelque chose a sans doute à voir avec les circuits de consommation, qui favorisent l'accès direct à des produits éventuellement aussi éphémères que bon marché, mais évidemment aussi avec un changement relatif à la position d'autorité que voudraient se réserver certains maîtres et censeurs. Aussi bien, on peut dire qu'une classe d'âge, une fraction importante d'entre elle du moins, a grandi, qui avec Bob Morane, qui avec Sylvie. Cette classe d'âge peut être située : pour rencontrer l'un des deux héros à l'âge optimal, et pour l'accompagner dans le feuilleton de ses aventures inédites, il faut être né vers 1940.

Inutile de dire que d'autres lecteurs ont suivi, et que, comme cela se produit souvent en matière de littérature pour la jeunesse, la bibliothèque accumulée par une génération s'est transmise naturellement à la suivante, pour peu qu'on ait affaire à des enfants lecteurs. Il est cependant difficile d'apprécier quantitativement ces phénomènes de réutilisation successive. A l'heure actuelle, les *Marabout Junior* comme les *Marabout Mademoiselle* ont disparu depuis longtemps des rayonnages où l'on se procure les livres neufs⁵ : on les rencontre régulièrement dans les brocantes et autres bouquineries, à des prix fort bas, ce qui indique qu'on ne désespère pas de les vendre, mais plutôt à des jeunes lecteurs boulimiques, à même de ne pas tenir compte du caractère forcément vieilli du matériau livresque, qu'à des collectionneurs nostalgiques qui feraient inévitablement monter les prix. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de collectionneurs : simplement, ceux-ci ne sont pas assez nombreux, relativement aux impressionnants tirages initiaux, pour influencer le marché, facteur auquel il faudrait ajouter que le circuit d'achat et de célébration qu'ils constituent n'a pas encore, à ce jour, été intégré dans les circuits de la bibliophilie.

C'est ici que les destins de Sylvie et de Bob Morane se séparent. Car il n'y a de collectionneurs (incluons sous cette appellation les divers amateurs et autres nostalgiques) que pour le second ; ils se sont manifestés de diverses manières dans l'espace public et spécialement dans les milieux paralittéraires. Il existe ainsi un

⁵ Voir néanmoins infra pour Bob Morane.

Club Bob Morane et, même dans le chef de certains universitaires, on ne se cache pas d'avoir été, voire d'être encore, un lecteur assidu des aventures de Morane. On publie⁶ et, à plusieurs endroits, des collections complètes ont été conservées. Les éditions Labor viennent de rééditer, en livre neuf, un volume de la série : *Le Chasseur de Dinosaures* ; nul ne sait si elles ont l'intention et les moyens d'aller plus loin, mais le fait est que cet ouvrage fait partie des trois premiers volumes d'une nouvelle collection destinée à la jeunesse⁷. Et, chez l'éditeur Claude Lefrancq qui se spécialise dans les rééditions monumentales du type «Bouquins» et la paralittérature, on réédite l'ensemble des aventures⁸.

Le destin de Sylvie

Les ex-adolescents seraient-ils plus fidèles à leurs rêves de jeunesse que les ex-adolescentes ? Ou les hommes resteraient-ils plus enfants que les femmes ? Les deux sont possibles, mais il peut être hasardeux de s'avancer dans les méandres de la psychologie différenciée. Une hypothèse, néanmoins : il semble qu'en quarante ans, la configuration symbolique du héros masculin ait moins bougé que celle de la jeune héroïne des années 1950, elle-même pourtant déjà très marquée, comme nous le verrons, par un profond changement de sa condition. De sorte que la jeune lectrice qui avait grandi avec Sylvie aurait dû ultérieurement s'approprier d'autres modèles, ce qui ne serait pas le cas de son alter ego masculin.

Toujours est-il que pas grand-chose n'est venu entretenir le succès des *Sylvie*, à propos desquels on ne relève guère que l'un ou l'autre travail académique de fin d'études⁹. La Bibliothèque des Paralittératures de Chaudfontaine n'a conservé que quelques exemplaires qui n'intéressent apparemment personne, et quant à l'auteur de ses jours de papier, René Philippe, décédé depuis longtemps, il semble bien qu'aucun critique ne s'en soit jamais occupé.

Cette désuétude est relative puisque, comme nous l'avons suggéré, il est très

⁶ Outre les publications que nous avons citées, mentionnons aussi : DIEU (Jacques), *Bob Morane et Henri Vernes*. Bruxelles, Glénat Bénélux, 1990, 159 p., ill. ; ainsi qu'une exposition organisée par le groupe *Série B*.

⁷ La collection «Espace Nord Junior», destinée à la jeunesse, comporte à ce jour : de Henri VERNES, *Bob Morane - Le Chasseur de Dinosaures* ; de Jean-Baptiste BARONIAN, *Lord John*, récit qui est un hommage à Jean Ray en même temps qu'un clin d'œil à tous les adolescents bibliophages ; enfin, une pièce inédite de Paul Willems : *La Neige*. Elle est dirigée par Daniel Fano, spécialiste de la littérature de jeunesse et responsable de la revue *Alice*, consacrée à ce domaine.

⁸ VERNES (Henri), *Bob Morane. Intégrale*, I. Préface de Bruno Peeters. Avant-propos de l'auteur. Bruxelles, Lefrancq, coll. Volumes, 1996, ill.

⁹ Cfr TILMAN (G.), "*Sylvie*" et "*Brigitte*" : deux séries romanesques destinées aux adolescentes. Mémoire de licence en philologie romane, Université catholique de Louvain, 1973, 104 p. ; cfr aussi l'article de Tshibola K. dans *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre*. Ed. par P. Halen et J. Riesz. Bruxelles, Textyles-Ed., 1993, où l'on trouvera posées, différemment, les questions qui nous occupent.

difficile de se faire une idée exacte de la survie d'une série paralittéraire : les indicateurs dont nous disposons (rééditions, etc.) ne reflètent pas nécessairement la réalité de la lecture et de la réappropriation par de nouvelles générations. Il est possible également que joue jusqu'à un certain point une discrimination à caractère sexiste : comme les hommes restent malgré tout plus nombreux à accéder aux leviers de commande éditoriaux et académiques, et qu'ils en disposent avec plus d'aise, ils ont peut-être les coudées plus franches que les femmes pour avouer et même faire valoir leur péchés de jeunesse.

Cela dit, il existe une différence fondamentale entre Sylvie et Bob Morane, et qui pourrait justifier cette apparente déshérence : autant les aventures du second sont marquées par les stéréotypes les plus éculés du récit d'aventure¹⁰ - on les baptise *mythes* quand on a besoin de se justifier de les lire -, autant ce que vit la première est marqué par l'appréhension des réalités contemporaines, lesquelles ont forcément plus vieilli que les données «imaginaires» dont on sait qu'elles ont la vie longue. Sylvie est cette jeune femme qui tâche de se faire une place dans le monde en pleine mutation de l'après-guerre, une place de femme, certes, mais de femme moderne, assumant sa destinée *autrement*. Sa caractérisation initiale comme *hôtesse de l'air* est tout un symbole à cet égard : d'une part, la jeune femme s'insère dans le mouvement nouveau des relations internationales et dans ce qui représente les nouvelles mœurs de l'après-guerre. Son lieu par excellence, c'est l'Exposition internationale et universelle de Bruxelles en 1958 : le chronotope du progrès et de l'entente entre les humains grâce au progrès technologique¹¹. Mais, d'autre part, elle s'y insère d'une manière qui peut paraître, quarante ans plus tard, comme encore fort traditionnelle : c'est une place secondaire que celle de l'hôtesse, marquée par un rôle féminin conventionnel, le pilote restant masculin.

Il en va de même pour sa situation affective : Sylvie, très vite, se trouve un mari et devient mère de famille. Rien de révolutionnaire, donc. Il y a cependant de la nouveauté, et qu'on aurait tort de négliger : Sylvie négocie, dans ce cadre familial aussi, un renouvellement de son statut ; entre autres, elle tient à garder une activité professionnelle variée où elle aura l'occasion de relever, en tant que femme, de nombreux défis. Si son mari reste un pôle positif conventionnel (il a souvent la clé des situations), en revanche il n'occupe qu'un second rôle et, à ce titre, il est chargé d'assumer la fonction qu'assument Milou ou Haddock pour Tintin, Sony Tuckson pour Buck Dany, Bill Ballantine pour Morane, etc. Il est donc plus spécialement affecté au pôle humoristique qui caractérise les aventures

¹⁰ Voir aussi notre ouvrage : «*Le petit Belge avait vu grand*». *Une littérature coloniale*. Bruxelles, Labor, 1993, 397 p., coll. Archives du Futur.

¹¹ Cfr e.a. notre étude : «La représentation du Congo à l'exposition universelle de Bruxelles (1958). A propos d'une désignation identitaire», dans R. DEBUSSMAN & J. RIESZ (Hrsg.), *Kolonialausstellungen - Begegnungen mit Afrika ?*. Frankfurt, Iko-Verlag, 1995, pp.75-102.

de Sylvie et notamment les dialogues.

De même encore, Sylvie est partagée entre des univers qui paraissent s'exclure ou du moins appartenir à des continuités historiques différentes ; si le vaste monde offert par la modernité la tente, elle n'en est pas moins attachée à la tradition des villages où elle aime retourner. On le voit : la situation idéologique de cette série est complexe. Précisons encore que, d'album en album, Sylvie entraîne son lecteur ou sa lectrice dans la découverte d'objets et de pratiques dont, parce qu'elles sont devenues monnaie courante aujourd'hui, on ne devrait pas oublier qu'elles furent nouvelles dans la période de l'après-guerre : ce que d'aucuns appelèrent l'américanisation du monde, et qui consiste en nouveautés qui ne sont pas seulement pratiques, est en cours. La voiture, le fait qu'il soit normal qu'une femme la conduise, le réfrigérateur et la télévision entrent dans les moeurs, de même que la recherche spatiale ouvre de nouvelles spéculations.

La colonie, mais sur sa fin

Parmi les nouveautés qu'il convient de découvrir et auxquelles il faut s'habituer figurent successivement la colonie du Congo et, très vite, la décolonisation. Il peut paraître curieux qu'en 1955, année où démarre la série, le Congo soit encore à découvrir pour la conscience métropolitaine belge. Rappelons que les visées léopoldiennes sur l'Afrique centrale se concrétisent dès avant 1880 et que la Belgique, comme État, a officiellement « repris » l'État Indépendant du Congo en 1908. Malgré cette ancienneté et en dépit des efforts de la propagande coloniale, de nombreux indicateurs sont là pour soutenir l'hypothèse que, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale et sans doute même jusqu'en 1955, la Belgique n'a pas vraiment intégré l'idée qu'elle avait une colonie. Sans doute le savait-elle, mais, sauf la fraction des nationaux intéressés à la colonisation, et à l'exception peut-être de l'activité missionnaire, elle n'avait pas fait sien le fait colonial : cette terre éloignée, sauvage, aventureuse, restait une terre étrangère et suspecte.

Deux faits changent cette représentation : le premier, qui n'atteignit probablement que les sphères politiques, est le rôle joué par le Congo, au service des Alliés, pendant la guerre, avec notamment la question de l'uranium, élément capital de ces années de guerre froide ; une doctrine se constitue par ailleurs, qui fait long feu mais qui est hautement symbolique : celle du « réduit national » où, en cas de nouveau conflit mondial, les Belges qui le pourraient, à commencer par le gouvernement, trouveraient à se réfugier. Le second fait est plus haut en couleurs et, via les médias alors en plein développement, se transforme aussitôt en événement national : il s'agit du voyage au Congo du jeune Roi Baudouin, en

1955¹². Ce voyage, assurément triomphal, marque à sa manière la véritable fin de l'«affaire royale» qui avait pendant de nombreuses années menacé le pays d'éclatement ; d'autre part, on n'a pas assez dit qu'il autorisait, en quelque sorte, la reconnaissance réelle, par la Belgique profonde, d'un Congo qui serait enfin reconnu comme belge. Or, le processus de la décolonisation, déjà largement engagé dans les territoires français et anglais, va en même temps s'enclencher, de sorte qu'en réalité, on peut considérer que, de ce «triomphe» du voyage royal à l'apothéose du Pavillon congolais de l'exposition de 1958, la colonie n'aura guère été éprouvée comme telle par les Belges métropolitains que durant quelque trois années. Dès les émeutes de janvier 1959, le processus d'une décolonisation menée soudain à coups de cravache est entamé : il aboutira le 30 juin 1960, et débouchera, dès juillet, sur le retrait précipité des coloniaux et sur ce qu'il faut bien appeler, sans entrer ici dans le détail des responsabilités, l'abandon du pays à une situation de guerre civile qui durera cinq ans. Dénoncées par Patrice Lumumba, les relations officielles de la Belgique avec son ancienne colonie reprendront progressivement, surtout à partir du moment où Moïse Tshombé devient Premier Ministre et, avec l'appui de la Belgique, met fin aux troubles ; et, plus tard, à partir du second coup d'état militaire de Mobutu en 1965.

Tel est, rapidement évoqué, le cadre historique. Il y a loin cependant de ce que l'historien recompose à ce que l'écrivain pour la jeunesse met en scène, surtout lorsqu'il s'agit de présenter les pays susceptibles d'une appréhension exotique. Sartre, dans *Les Mots*, le souligne en se souvenant de ses lectures d'enfance :

[...] j'adorais les ouvrages de la collection Hetzel, petits théâtre, dont la couverture rouge à glands d'or figurait le rideau : la poussière de soleil, sur les tranches, c'était la rampe. Je dois à ces boîtes magiques - et non aux phrases balancées de Chateaubriand - mes premières rencontres avec la Beauté. Quand je les ouvrais, j'oubliais tout : était-ce lire ? Non, mais mourir d'extase : de mon abolition naissaient aussitôt des indigènes munis de sagaies, la brousse, un explorateur casqué de blanc. J'étais *vision*, j'inondais de lumière les belles joues sombres d'Aouda, les favoris de Philéas Fogg. Délivrée d'elle-même enfin, la petite merveille se laissait devenir pur émerveillement. A cinquante centimètres du plancher naissait un bonheur sans maître ni collier, parfait. Le Nouveau Monde semblait d'abord plus inquiétant que l'Ancien : on y pillait, on y tuait ; le sang coulait à flots. Des Indiens, des Hindous, des Mohicans, des Hottentots ravissaient la jeune fille, ligotaient son vieux père et se promettaient de le faire périr dans les plus atroces supplices. C'était le Mal pur. Mais il n'apparaissait que pour se prosterner devant le Bien : au chapitre suivant, tout serait rétabli. Des Blancs courageux feraient une hécatombe de sauvages, trancheraient les liens du père qui se jetterait dans les bras de sa fille. Seuls les méchants mouraient - et

12

C'est du reste à partir de cette même année que l'on verra les premiers membres de l'establishment politique et littéraire s'intéresser au Congo et en publier.

quelques bons très secondaires dont le décès figurait parmi les faux frais de l'histoire [...] ¹³

Une telle description paraît assurément mieux convenir aux divagations de Henri Vernes pour les aventures de Bob Morane, qu'aux représentations apparemment plus sages de René Philippe pour celles de Sylvie. Mais il n'y a là sans doute qu'une différence de clinquant : le sang ne fait rien à l'affaire, du moins n'est-ce pas là l'essentiel en la matière. Nous allons voir que, bien qu'on n'y retrouve guère le «Mal Pur», la dynamique des images est également à l'œuvre dans la série destinée aux jeunes filles.

Deux observations générales encore, avant d'évoquer les textes eux-mêmes : la principale qualité des romans de R. Philippe, c'est qu'ils prolongent la tradition de la littérature divertissante et qu'un certain humour y est omniprésent. Tout n'est donc pas à y prendre au sérieux, et il ne faudrait pas sous-estimer la capacité des lectrices de l'époque à décoder l'ironie et l'antiphrase : les choses sont ici bien plus subtiles que dans les aventures de Bob Morane.

D'autre part, il faut insister sur le fait que les romans de cette série sont extrêmement attentifs à l'actualité, même s'ils l'évoquent avec un léger décalage chronologique et, surtout, à travers une figuration fictionnelle. Ils évoquent non seulement les faits d'actualité, mais aussi les évolutions à plus long terme des mentalités : on passe ainsi du fait colonial à cette autre organisation politique que constitue le Tiers-Monde, sans les discuter, en essayant plutôt de les appréhender comme un donné positif. Mais en même temps, la série reste sensible aux idées reçues, dont on sait qu'elles obéissent à une temporalité plus longue, moins sensible aux évolutions politiques. D'un côté, *Sylvie en Inde* (1970) fait «sérieusement» écho aux famines que l'Inde connaissait à la même époque ; de l'autre côté, *Le mort vous salue bien* (1973) joue encore sur le stéréotype ancien des dangereux cannibales (même si, en l'occurrence, il convient de le lire au second degré).

1957 : la découverte du Congo

C'est dans *Sylvie se marie* (1957) que le Congo, soudainement, fait irruption dans la vie de l'héroïne. La scène est en réalité extrêmement évocatrice de ce qui se joue, depuis le voyage royal et les premières revendications politiques des Congolais, pour la Belgique métropolitaine qui réalise qu'elle a, de fait, comme Sylvie, une colonie sur les bras. Elle lui est apportée par Jacques, qui symbolise les coloniaux, autrefois suspectés de tous les vices mais avec lesquels, en ces années 1950, on en vient à se réconcilier. (Jacques est le frère de Philippe Gambier, que

13

Les Mots. Paris, Gallimard, 1964, pp.58-59.

Sylvie projette d'épouser bientôt.) Le passage ¹⁴ mérite d'être cité assez longuement, ce qui permettra aussi de se faire une certaine idée de la texture ces romans.

A quatre heures, donc, Sylvie arrêta la 4 CV devant la maison, en descendit et poussa la grille. Elle portait à bout de bras un paquet. Ce paquet contenait un magnifique service de verres en demi-cristal acheté en solde, une occasion !

A quatre heures et une minute, Jacques et Philippe entendirent un hurlement de terreur, suivi immédiatement d'un fracas épouvantable. Ils se précipitèrent.

Sylvie, pétrifiée, immobile, les bras ballants, se tenait au milieu de la salle à manger. A ses pieds, ce qui avait été un service en demi-cristal. Et devant elle, souriant, immense, l'air aimable, il y avait un nègre !

Un nègre, parfaitement ; superbe, gigantesque, avec des dents éblouissantes et des mains comme des battoirs !

Quand Sylvie reprit conscience, ce fut pour découvrir que Jacques et Philippe, hoquetant, toussant, littéralement malades de rire, se roulaient sur le divan.

Le nègre, toujours souriant, inclina la tête :

- Bonjour, mimizelle, dit-il, moi beaucoup triste pour paquet... Et il entreprit tranquillement de ramasser les morceaux, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde !

Sylvie, sa frayeur passée, était en proie à un étonnement sans nom.

- Mais enfin, parvint-elle à articuler, me direz-vous ?

- C'est lui, hoqueta Philippe en désignant son frère, c'est le cadeau... c'est Alphonse !...

- Le cadeau ? quel cadeau ? Alphonse ?...

Elle ne comprenait pas. Elle se tourna vers Jacques. Et Jacques, en se tamponnant les yeux, expliqua :

- Aïe ! ma pauvre Sylvie, il y a longtemps que je n'ai plus ri comme ça ! Mais vous faisiez un fameux spectacle tous les deux... Pour une surprise, c'est réussi !... je vous ai dit, n'est-ce pas, que mon cadeau de mariage arrivait par le bateau ? Et bien, le voilà, c'est lui, Alphonse !

Sylvie, stupide, le regardait d'un air idiot.

- Non, reprit Jacques, ne faites pas cette tête-là, c'est trop drôle et j'en ai mal aux côtes ! je sais que les temps sont durs et qu'un jeune ménage ne peut se payer une bonne. Or, j'avais là-bas, au Congo, un petit copain qui rêvait de vivre en Europe... Je vous l'ai amené. Rassurez-vous, tout est en règle avec la loi ! J'ai eu la chance, naguère, de tirer Alphonse d'un mauvais pas, un jour qu'un éléphant lui en voulait... Il m'a voué depuis une fidélité éternelle. Il fera tout ce que vous voudrez. N'est-ce pas, Alphonse ?

- Vi ! dit Alphonse, en s'inclinant, moi touzour aider et protéger mimizelle ! Moi tout faire pour elle !

14

PHILIPPE (René), *Sylvie se marie*. Verviers, Gérard & C°, 1957, 151 p., coll. Marabout Mademoiselle n°25 (57/N°30) ; pp.91-96.

Il n'avait pas du tout l'air étonné, lui ! Il souriait de son sourire d'enfant. Sylvie, encore stupéfaite, lui jeta un bref regard. «Ça, alors, pensa-t-elle, c'est insensé ! Il a une bonne tête, Alphonse ! Mais quant à l'avoir dans la maison... et quand Philippe sera parti !...»

- Non, dit Jacques, je devine ce que vous pensez. Mais vous vous trompez, Sylvie. Ce gaillard, bâti à chaux et à sable, vous respectera comme si vous étiez le bon Dieu en personne et, pour vous défendre, il vaut dix policiers ! D'ailleurs, vous jugerez vous-même... Mais vous pouvez me faire confiance ! Un fameux cadeau, ça, hein ?

Assurément, cet Alphonse est encore décrit dans les termes du «bon-nègre-banania» : c'est un domestique fidèle et dévoué, obligé par la reconnaissance éternelle qu'il voue à son Blanc, et usant d'un «petit nègre» de convention pour s'exprimer. Quarante ans après la France qui avait «rencontré» ses colonies à travers les tirailleurs sénégalais de 1914-18¹⁵, la Belgique tâche ainsi de se convaincre que, malgré ses aspects redoutables, le «nègre» est en réalité une figure amie qu'on peut bien enfin accueillir sur son sol.

Sylvie, qui vit avec son temps, comble vite son retard et, si elle avoue qu'Alphonse lui a «fait un peu peur», elle reprend le dessus pour rire avec Jacques et Philippe en imaginant «quelle tête vont faire les gens du quartier». Le ridicule se déplace et, aussitôt, la frayeur irraisonnée de Sylvie devient le fait de sa mère, chez qui l'on se rend ensuite en visite : «Toute la soirée, madame Renaud, effondrée, contempla avec stupeur le gigantesque Bamboula qui allait vivre avec sa fille...». Malgré l'épreuve qualifiante (de propreté et d'affectivité) qu'Alphonse réussit chez elle à la perfection, Mme Renaud «ne s'y habitua jamais» :

Peut-être parce qu'elle pensait toujours, quand Alphonse la regardait en souriant, à ces dessins humoristiques, où l'on voit un explorateur dans une grande marmite, et des cannibales affamés qui dansent autour...

L'interprétation de tels passages s'avère plus délicate qu'il n'y paraît à première vue. Le texte n'accueille en effet un stéréotype que pour mieux en évacuer un autre, dont on peut se gausser désormais : il appartient à un imaginaire dépassé, dont la génération précédente ne peut se départir tout à fait, mais dont elle admet elle-même qu'il n'est fondé sur aucune réalité. D'un point de vue plus théorique, pareille discussion manifeste assez clairement que le stéréotype, comme connaissance provisoire et insuffisante d'un réel nouveau, se situe toujours au niveau précédent dans un processus d'appréhension qui procède par paliers¹⁶.

15 Cfr RIESZ (János) et SCHULTZ (Joachim) (Hg.), *Tirailleurs sénégalais. Zur Bildlichen und Literarischen Darstellung Afrikanischer Soldaten im Dienste Frankreichs - Présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France*. Frankfurt a.M., etc., Peter Lang, 1989, 280 p. ; on trouve une claire allusion aux tirailleurs dans *Sylvie rit jaune*, pp.146-147 (voir infra).

16 Voir DUFAYS (Jean-Louis), *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*. Liège, Mardaga, 1994, 375 p.

La scène, du reste, est riche d'autres détails éloquents. Ainsi Alphonse est-il aussitôt emmené en voiture pour la visite familiale, ce qui, si l'on y songe, n'est pas tout à fait le sort qu'on réserve à un domestique (mais cela fait inévitablement songer aux premiers voyages officiels de Congolais en Belgique, qui ont lieu ces années-là) ; il y a mieux puisque, si Sylvie en arrive à se moquer de sa frayeur, donc de ses préjugés, le Congolais non seulement n'a pas, quant à lui, sombré dans ce ridicule, mais il éprouve déjà que les moyens de sa «maitresse» belge sont peut-être un peu limités pour lui :

Sylvie, à se remémorer sa première rencontre avec Alphonse, était au bord du fou rire. [...] Quant à Alphonse, muet, le regard vague, il semblait méditer sur l'inconvénient d'avoir à la fois des jambes exagérément longues, et une maitresse se déplaçant en 4 CV...

Le temps des surprises étant révolu, le jeu qui consiste à dépasser et à subvertir les stéréotypes va se poursuivre. Ainsi, dans *Sylvie et l'exposition* (1958), une assez longue scène¹⁷ va d'abord céder au stéréotype en présentant le Noir comme un «naïf» après qu'il a essayé sur lui-même une crème à épiler de Sylvie ; ensuite, de manière plus ambivalente, l'auteur va céder au plaisir de décrire, sur deux pages, le rire homérique du Congolais ; enfin seulement, il donnera la raison de ce rire : c'est des essais esthétiques de Sylvie qu'Alphonse ne peut s'empêcher de se gausser, de sorte que le «naïf», finalement, n'est pas celui auquel avait d'abord^{l'et} attribué ce trait.

Dès lors aussi, Alphonse va progressivement être intégré dans l'espace familial. C'est même lui qui est le principal agent du mariage entre Sylvie et Philippe, lequel advient après maintes péripéties à la fin de *Sylvie se marie* ; une manière comme une autre de suggérer que c'est bien le Congo qui a été l'agent symbolique de la brève période de réconciliation nationale qu'a connue la Belgique entre les déchirements de l'affaire royale et, d'autre part, les conflits linguistico-communautaires qui reprendront l'année même de l'indépendance de la colonie.

1960, année de toutes les crises

Mais si Alphonse «s'intègre», cela ne l'empêche pas de développer une personnalité autonome. Pour que ce processus-là aboutisse, il faudra attendre cependant, non seulement que l'Indépendance du Congo soit avérée, mais encore que les retombées psychologiques de la coupure et des événements qui l'ont accompagnée soient en quelque sorte digérées. De ces événements, il est question dans *Sylvie et la belle étoile*, roman qui est significativement sous-titré, alors même

¹⁷

PHILIPPE (René), *Sylvie et l'Exposition*. Verviers, Gérard & C°, 1958, 152 p., coll. Marabout Junior série Mademoiselle n°43 (58/n°23) ; pp.55-60.

que le Royaume traverse une période de crise sociale, économique, communautaire et «coloniale» : *La famille Gambier serre les coudes* (1961). Dans ce récit, le retour précipité de Jacques, qui a fui le Congo comme des dizaines de milliers de ses compatriotes («J'aime beaucoup la brousse, mais j'aime aussi ma peau»¹⁸), est une donnée importante du récit, puisqu'il va s'agir de lui trouver un nouvel emploi dans un marché surencombré par le retour des coloniaux.

Une scène significative se déroule alors : Jacques accepte de loger provisoirement chez son frère et sa belle-sœur, mais il refuse d'occuper la chambre réservée à Mme Renaud, de même que celle réservée aux jumeaux, les enfants de Sylvie nés entre-temps ; il revendique au contraire le droit d'avoir un lit de camp dans la chambre d'Alphonse qui s'en réjouit autant que lui (ils vont ainsi dormir comme dans «le bon vieux temps») ; et quand celui-ci veut qu'il occupe plutôt le lit, il proteste que ce n'est plus de saison. Philippe Gambier leur dit alors :

- Bon, pour l'essentiel, c'est réglé. A présent, messieurs les Congolais, faites-moi le plaisir d'aller régler vos différends personnels dans votre grenier et de laisser dormir les honnêtes gens. [...]

Voilà qui est dit : on accueillera le colonial qui est de la famille, malgré le caractère intempestif de son retour. Mais quant à l'affaire congolaise, «pour l'essentiel, c'est réglé» : que les deux «Congolais» se débrouillent, dans le règlement de ce qui est présenté comme une inversion potentielle des rapports symboliques entre le Noir et le Blanc.

Quelques pages plus loin, Philippe souligne lourdement le fait que son frère est un «Congolais», qui «adore faire le nègre», c'est-à-dire, en l'occurrence faire de la culture physique au petit matin dans le jardin (p.61). Or, le mari de Sylvie avait tendance à s'endormir dans sa situation et à prendre de l'embonpoint. La séquence, à première vue seulement anecdotique et comique, où toute la petite famille complotte contre l'empatement bourgeois de Philippe en le forçant à retrouver la forme par des exercices physiques, raconte aussi autre chose : d'abord l'hostilité inavouée de Philippe pour son frère colonial, rentré malgré les circonstances en héros de son épopée africaine ; ensuite la résolution positive de ce conflit familial, grâce à la leçon d'énergie qu'apporte l'ex-colonial à un bonheur bourgeois quelque peu ronronnant ; à quelque chose malheur est bon :

C'est ainsi que Gambier, qui insensiblement menaçait de se ranger sous la bannière des "amortis", voire des "croulants", retrouva sa forme. Tout cela parce que Jacques avait dû précipitamment quitter le Congo. Tout cela parce que MM. Kasavubu et Lumumba avaient entre eux quelques différends. Comme quoi les grands événements politiques

18

PHILIPPE (René), *Sylvie et la belle étoile. La famille Gambier serre les coudes*. Verviers, Gérard, 1961, 150 p., coll. Marabout Mademoiselle n°118 ; pp.45-49.

internationaux ont parfois des résultats inattendus. Comme quoi les desseins de Dieu, assurément, sont impénétrables... (p.71).

Il faut «se remettre à vivre»¹⁹. La page de la Belgique coloniale doit être tournée. Le père de Sylvie meurt, et Jacques finit à la fois par trouver un emploi et une épouse en Belgique (p.148).

Images post-coloniales ou néo-coloniales ?

Le fait de l'indépendance étant réglé pour les Belges de la famille Gambier, reste à redéfinir la place d'Alphonse. Il est clair que celui-ci est un peu plus qu'un domestique : s'il est absent d'un certain nombre d'aventures qui se déroulent dans le milieu professionnel de Sylvie et à l'étranger, il lui arrive d'intervenir comme un acteur à part entière dans les péripéties²⁰. De là à en faire un héros, il y a une marge, qu'interdit de franchir la logique d'une collection entièrement dédiée à Sylvie. Inutile d'imaginer non plus que Sylvie pourrait s'éprendre d'Alphonse, pas plus qu'elle ne peut s'éprendre de Jacques : nous restons dans la littérature pour la jeunesse. Le plus simple n'est-il pas qu'Alphonse fonde sa propre famille, parallèlement au fait de l'indépendance du Congo ? C'est ce qui se produira. Alphonse épouse donc Céleste, une compatriote, et habite avec elle un pavillon dans le jardin de la maison. Ils auront un enfant, Antoine, et à l'occasion du baptême, c'est Sylvie qui ceindra le tablier du domestique et fera le service. Virginie, la fille de Sylvie et Philippe, sera la marraine.

Le même roman, *Sylvie broie du noir* (1971), raconte comment, d'une certaine manière, les choses reviennent à leur place. Car l'auteur qui avait imaginé d'accompagner les innovations du régime colonial en accueillant un Congolais en Belgique vers 1956-57, a dû ensuite être ennuyé de l'avoir fait venir, fort colonieusement, sous les traits du boy fidèle et du bon domestique : il fallait à cette situation désuète un aggiornamento plus net que celui du «petit pavillon dans le jardin». Alphonse exprime donc le désir légitime de présenter sa femme et son fils nouveau-né à sa famille congolaise : c'est le prétexte à une nouvelle aventure, certes, puisque Philippe et Sylvie décideront d'accompagner le couple et de passer leurs vacances au Congo ; mais c'est surtout une manière de réinscrire Alphonse

¹⁹ On mettrait avec profit en parallèle ce roman «paralittéraire» avec un roman qui appartient aujourd'hui au canon le mieux apprécié : *La Déchirure* de Henry Bauchau. Ici, c'est le père de l'héroïne, là c'est la mère du narrateur, ~~donc~~ il faut accepter, sur fond de crise économique. Cfr notre étude : «*La déchirure, roman de la décolonisation ?*», dans *Henry Bauchau, un écrivain, une oeuvre*. A cura di Anna SONCINI FRATTA. Bologna, Editrice CLUEB, 1993, pp.177-200.

²⁰ Ainsi, dans *Sylvie rit jaune* (Verviers, Ed. Gérard & C°, 1968, 156 p., coll. Pocket Marabout Mademoiselle n°269), Alphonse est finalement le héros qui délivre le couple Gambier aux prises avec les représentants du péril jaune.

dans ce qui est devenu son pays à lui ²¹.

On entre donc dans une autre rhétorique, qui tient à la fois du tiers-mondisme ²² (Alphonse, chez lui, se débarrasse un peu plus, mais non complètement, de sa position de domestique) et du néo-colonialisme, car le Congo indépendant que Sylvie et Gambier vont découvrir sera essentiellement présenté à travers le «témoignage» de colons belges restés sur place et exprimant que rien n'a véritablement changé. (Rappelons que nous sommes très exactement à l'époque où le régime mobutiste enclenche sérieusement le processus des nationalisations et, sur le plan idéologique, impose la doctrine de l'«authenticité»).

Dans un autre ordre d'idées que cet aspect documentaire, la narration de René Philippe continue à jouer aussi la carte du divertissement aventureux et ne craint pas de recourir aux stéréotypes du roman d'aventures en Afrique. Et c'est là que nous retrouvons les images qui fascinaient, dans la collection Hetzel, le jeune Jean-Paul Sartre : Gambier, comme avant lui Bob Morane, est ainsi fait prisonnier par une tribu sauvage qui veut l'obliger - nouveau type de supplice - à épouser la fille du chef. Le ton est dès lors très différent de ce qu'il peut être sous la plume de Henri Vernes : tout vise ici au comique, et les effets de dédramatisation sont nombreux. Mais enfin, il faut bien admettre que les deux tableaux, celui du document accablant sur l'incapacité des Congolais à se gérer eux-mêmes et, d'autre part, celui de la péripétie divertissante se superposent pour donner du Congo indépendant une image peu reluisante. Et que Gambier soit lui-même préposé à se couvrir de ridicule - comme autrefois le Milou de Tintin qui se prenait pour le roi des nègres - n'y change pas grand-chose.

En affichant cette sorte d'afro-pessimisme, la série des *Sylvie* fait un pas en arrière plutôt que le pas en avant qu'elle croyait faire en rendant Alphonse à l'Afrique. Le portrait de Pierre Seys, le colon-héros «souriant, débonnaire et gigantesque», rejoint celui de Jacques dans *Sylvie à la belle étoile* ²³. Et même si le récit se termine par l'évocation (y compris en langue africaine !) de la fête qui doit célébrer, cette fois au village, le mariage d'Alphonse et de Céleste, l'horizon paraît

21 PHILIPPE (René), *Sylvie broie du noir*. Verviers, Ed. Gérard & C°, 1971, 153 p., coll. Marabout Mademoiselle n°291.

22 Tiers-mondisme à vrai dire plus patent dans *Sylvie en Inde* (Verviers, ed. Gérard & C°, 1970, 152 p., coll. Pocket Marabout Mademoiselle n°287), où il apparaît sur le mode de l'action humanitaire.

23 Cfr *op.cit.*, p.50. Dans un autre épisode, *Le sort en est jeté !* (1973), une enquête policière conduit à disculper un ancien colonial de l'accusation de sorcellerie : il n'a donc pas ramené au village, comme les gens le croit, la sauvagerie des nègres... Un autre roman paru la même année, *Le mort vous salue bien*, se passe, en partie, au Congo-Zaïre ; Alphonse a disparu de la scène narrative ; en revanche, on assiste à la répétition d'un scénario plus qu'éloquant et ancien : lorsque la littérature métropolitaine évoque l'Afrique centrale, c'est presque toujours pour relater une mission de repêchage de ses fils dévoyés dans un «mauvais lieu». Ici aussi, recul, donc : guère d'attention à l'Afrique, mais plutôt un effort pour déconstruire l'image péjorative... du colonial.

bien sombre pour la famille congolaise²⁴. Pareille perspective, il est vrai, n'est pas le propre ni de la littérature pour la jeunesse, ni de la paralittérature, ni même de la production européenne : de Conrad à Bolya en passant par Naipaul, les «témoins littéraires»²⁵ de l'Afrique centrale, - même ceux qui, comme René Philippe, participent de cette humanisme des hommes de bonne volonté qui caractérise aussi Tintin -, auront souvent cédé à la tentation du pire...

Zusammenfassung:

Pierre Halen gibt zuerst einen kurzen historischen Überblick zur Geschichte des belgischen Verlags Marabout, der sich nur durch seinen Schwerpunkt Jugendliteratur in der auf Paris zentrierten frankophonen Verlagslandschaft so lange als eigenständiger Verlag halten konnte; er wurde gleich nach dem Krieg gegründet und erst Ende der siebziger Jahre von Hachette aufgekauft. Besonderen Erfolg hatten die Helden zweier meist im Abonnement verkauften Jugendbuchserien: Bob Morane (1953ff.) und Sylvie (1955ff.), die Halen dann vorstellt. Während die Morane-Bücher noch heute gerne von einem bestimmten Publikum gelesen werden (die 'Mythen' der Abenteuerliteratur altern nicht so schnell), mußten die Sylvie-Bücher schneller an Interesse verlieren, da das Alltagsleben der fünfziger und sechziger Jahre in Belgien heute gerade noch Historiker interessieren könnte. Der Verfasser dieser Romane - René Philippe (d. i. René Fouya) - ist fast völlig aus dem öffentlichen Interesse verschwunden, seine Bücher werden für wenig Geld auf Flohmärkten verkauft. Mit Sylvie hat er versucht, eine Heldin zu schaffen, die den jungen modernen Frauen der fünfziger Jahre, die sozusagen unter dem Atomium der Brüsseler Weltausstellung (1958) aufgewachsen sind, als Vorbild zu dienen. Sylvie heiratet zwar, doch sie behält ihren Beruf als Stewardess, einen Traumberuf für viele Mädchen in dieser Zeit.

Pierre Halen analysiert dann einige Sylvie-Romane, in denen Belgisch-Kongo eine wichtige Rolle spielt. Der schwarze Diener Alphonse verbreitet zunächst Entsetzen, dann durchlebt er die Biographies eines Boys. Sylvies Mann verläßt den Kongo, nachdem die Kolonie überstürzt unabhängig geworden ist. Die Romane erscheinen bis in die siebziger Jahre, und es ist von großem Interesse, wie das Bild Schwarzafrikas sich darin im Grunde wenig ändert. Der schwarze Alphonse darf zwar in seine Heimat zurückkehren, Sylvie und ihr Mann begleiten ihn sogar, um ihre Ferien im Kongo zu verbringen, doch dann lernen sie (bzw. die Leser) das Land fast nur aus der Sicht der dort gebliebenen Weißen kennen. Und deren Grundaussage lautet: Die Afrikaner sind unfähig, ihr Land alleine zu regieren. Pierre Halens Aufsatz zeigt, daß man in wenig beachteten Werken der Paraliteratur, die - wie die Sylvie-Romane - viele Leser erreichten, mehr über die historische Wirklichkeit erfährt als in den sogenannten Klassikern dieser Literatur. (J. S.)

²⁴ Entre-temps, l'imaginaire métropolitain a été arrosé des images, pour le moins sauvages, de la rébellion des «Simbas», auxquels il sera fait allusion dans *Le mort vous salue bien*.

²⁵ Cfr notre compte rendu : «De Conrad à Bolya, l'Afrique centrale vue par l'exotisme critique», dans *Bulletin francophone de Finlande*, n°7, 1996, pp.159-166.